



PRIX PRÉFÉRENTIEL

Nous vous en parlons dans notre dernier numéro : **Nathalie DASNOY**, conseillère au Service Juridique du SeGEC, a publié dernièrement l'ouvrage juridique *Le droit disciplinaire dans l'enseignement. Une analyse théorique et jurisprudentielle du décret du 1^{er} février 1993*, aux Éditions Anthemis. En tant que lecteur d'entrées livres, vous pouvez bénéficier d'une ristourne de 25%.

Intéressé(e) ? Commandez par e-mail à commande@anthemis.be ou par téléphone au 010 42 02 90, en mentionnant le code « entrées livres »

ESPACE NORD

Madrid, 17h15, le « Café Commercial ». Deux amis écrivains se croisent fortuitement. Un troisième tend l'oreille à ses voisins, deux manuscrits orphelins partent en quête d'éditeur. Un tour d'horloge plus tard, même endroit : une double page blanche attend le premier mot d'un tout nouveau roman, et nous refermons celui-ci. Entretemps, c'est la ville tout entière qui attend derrière la vitre, une foule de personnages vont se croiser et voir leurs destins s'entretisser en cette fin d'après-midi d'automne madrilène, et jusqu'aux petites heures du matin.

Madrid ne dort pas est le premier roman de **Grégoire POLET** qui vient de sortir en poche. L'auteur, né à Bruxelles, a également publié *Excusez les fautes du copiste* (2006), *Leurs vies éclatantes* (2007), *Chucho* (2009), *Les Ballons d'hélium* (2012) et *Barcelona !* (2015). Souvent, il s'est trouvé dans les villes qui concernaient son histoire : lorsqu'il a écrit *Madrid ne dort pas* par exemple, il louait un appartement à Madrid.

CONCOURS

Gagnez un exemplaire du livre ci-dessus en participant en ligne, avant le 25 mai, sur :

www.entrees-libres.be > concours

Les gagnants du mois de février sont :

Catherine CLINQUART
Sabine DAEM
Christian DE KETELE
Monique DEWANCKEL
Philippe FETTEN

CORRECTIF

Un passage de l'article « On ne naît pas homme, on le devient » a fait défaut lors de sa parution dans le n°97 de mars 2015, p. 8 (dossier). Nous le republions en intégralité ci-après.

Élisabeth BADINTER, féministe de la première heure, a suscité de multiples réactions négatives quand, début des années 1990, elle a ainsi paraphrasé Simone de BEAUVOIR. S'interroger sur la manière de se construire une identité quand on est un homme semblait, pour certains, inopportun dans une société où la domination masculine restait de mise. 25 ans plus tard, les études sur l'éducation au masculin restent rares, alors que la situation des garçons à l'école semble problématique, dans tous les espaces éducatifs anglo-saxons comme européens.

Alors que certains auteurs demandent de « sauver les garçons » à l'école, les études de genre restent prioritairement centrées sur les inégalités et les violences subies par les femmes. Certains tentent cependant de s'interroger sur les processus en œuvre dans nos sociétés qui conduisent les garçons à adopter des comportements handicapant l'exercice de leur métier d'élève. Pour les deux sexes, la construction de l'identité sexuée est un long processus, qui commence évidemment au sein de la famille. Et pour caricaturer un peu, on constate généralement que les parents désapprouveront plus rapidement le garçon qui joue à la poupée que la fille qui fait du foot.

L'assignation à une certaine forme du masculin commence très tôt. Ensuite, la socialisation des garçons se joue essentiellement dans des groupes de pairs (club sportif, puis cour d'école en groupes mono-sexués, bandes, etc.). Le sociologue Daniel WELZER-LANG appelle cela « la-maison-des-hommes ». Aujourd'hui encore, cette socialisation masculine reste fondée sur la conviction de la nature supérieure des hommes. Cette logique de domination

se construit donc d'abord dans cette « maison-des-hommes » et est basée sur le principe de l'hétéro-sexisme. Il est acquis que tout le monde est hétérosexuel, « sauf avis contraire », et que les garçons ne doivent pas se plaindre, évoquer leurs sentiments, car ce sont des attitudes féminines.

Bien sûr, des décennies de luttes féministes ont fait évoluer les choses. Les sociologues constatent que les jeunes hommes possédant un certain capital culturel sont généralement acquis à la logique d'égalité des sexes. Mais force est de constater que des résistances se manifestent dans tous les milieux sociaux. Les cadres, notamment, envisagent toujours difficilement le partage des postes de pouvoir avec les femmes.

De l'autre côté du spectre socio-économique, les jeunes des quartiers populaires issus de l'immigration postcoloniale font preuve aussi d'une forme de « crispation viriliste ». En effet, élevés dans une estime de soi liée aux symboles de la virilité (force, autorité de l'homme, etc.) qui sont contestés dans l'espace public, ils cherchent d'autres formes d'affirmation de leur identité. Souvent en échec scolaire alors que leurs sœurs réussissent, ils détournent les codes pour exister. C'est dans cette logique que la transgression à l'école et la sanction qui l'accompagne agissent comme valorisation et rituel d'entrée dans le groupe des garçons dominants. Par ailleurs, la sphère religieuse musulmane et, singulièrement, des conceptions restrictives du rapport entre les sexes permettent de redonner puissance à une identité masculine en crise.

L'école ne fait finalement, comme souvent, que révéler une réalité sociologique infiniment complexe. Sans un travail d'analyse, de compréhension de ces processus de construction identitaire, on pourra difficilement dépasser les stéréotypes assignés au profil du « garçon » en classe (bruyant, agressif, peu concentré, etc.) et trouver des pratiques pédagogiques assurant, au sein de l'espace scolaire, une mixité non ségrégative. ■ Anne LEBLANC